

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jérôme CRITTIN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 21-23

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# CHRONIQUE DU COLLEGE

## AVANT

C'était au bon vieux temps, en cet an de grâce 1945 qui vit la fin d'une guerre. L'ONU nourrissait en nous de belles espérances, et l'on ne parlait pas de tremblement de terre. On parlait plutôt des vacances de Noël : elles sont si charmantes dans l'imagination du potache, avec leurs mirifiques projets de randonnées à skis, de réveillons plantureux, et dans l'attente des cadeaux possibles.

Dès que nos calculs les plus généreux devinrent une réalité officielle (départ 14 décembre), on s'empressa, des deux côtés de la barrière, de remettre en honneur l'habituelle antithèse des fins de trimestre. C'est-à-dire que, d'une part, les imaginations affolées refusèrent aux esprits toute possibilité de travail sérieux ; et que, du côté professeurs, la conscience du devoir d'état accumula, pendant quinze misérables jours, les épreuves intellectuelles qu'on a coutume de nommer examens. Naturellement, par souci de conformisme, notre enthousiasme se dégonfla un tout petit peu, nos mines réjouies se plissèrent consciencieusement ; les poupons de Principes essayèrent d'effacer leur perpétuel sourire, et les Rhétoriciens firent semblant de ne plus entendre la forge voisine dont le rythme monotone et joyeux évoquait pour eux les cloches victorieuses de la Noël prochaine.

« Ende gut, alles gut », disent les Allemands. Et la fin fut bonne. Selon l'immuable tradition, à peine furent sonnés les dix coups de la délivrance, ces pauvres internes se précipitèrent d'abord sur leurs valises, puis dans la rue, puis, plus ou moins, vers la gare, sous les yeux doucement ironiques des externes qui ne comprennent rien à ce besoin d'affirmer sa liberté par de délicieuses extravagances ou de matinales libations. Hommage soit rendu aux quelques timides, enfarinés de naïveté et farcis de bonnes habitudes, qui s'assirent gauchement sur leurs bagages, face à la pendule. Nous leur tresserions des auréoles, s'ils n'avaient déjà trouvé leur récompense dans le regard reconnaissant des surveillants attendris.

## PENDANT

Regrettons que les physiciens — les vrais — aient perdu leur temps à fabriquer des bombes atomiques ou à éclairer la lune au lieu de perfectionner prosaïquement la télévision et d'inventer la « téléaction ». Que diriez-vous d'une espèce de « radar » qui nous permettrait d'introspecter à distance les demeures de nos copains éloignés au d'agir favorablement sur les esprits de MM. les Chanoines occupés à confectionner les bulletins trimestriels ? Ce serait une bien jolie affaire ; et pas dangereuse. Au moins, nous saurions si vraiment Guex-Joris a fonctionné comme thuriféraire à la messe de minuit, si réellement Binggeli est descendu à skis à la gare de Lausanne via Petit-Chêne, et Roduit aurait pu se tranquilliser en constatant que Sarrasin n'a absolument

pas signé ce fameux engagement à l'« American-box-club » de Chicago.

Et nous aurions pu faire nos adieux à ce cher M. Eberhard avant son départ pour le Sikkim. Car il est parti sans crier gare, ce cher ami des jeunes dont nous avons tous apprécié l'amabilité, l'éternelle bonne humeur et le large esprit de compréhension. Il a saisi au vol la première occasion de réaliser son grand rêve d'apôtre et a quitté courageusement notre bonne Suisse pour aller aider ses confrères des Indes. Tous nos vœux les plus chaleureux l'accompagnent. Si ces lignes tombent un jour sous ses yeux, qu'il sache que nous prions pour le succès de son apostolat.

Donc, parce que la télévision, chez nous, en est encore à un stade plutôt rudimentaire, je suis contraint d'imaginer les vacances de mes camarades « au vu et su » des miennes. De neige, point ; seuls les quelques privilégiés d'entre nous dont la ville natale est sise au-dessus de deux mille mètres ont pu mettre à exécution les audacieux projets de glissades téméraires qu'ils avaient conçus pendant les heures blanches du premier trimestre (la définition officielle des « heures blanches » sera donnée en temps opportun.) Quant aux cadeaux, on sait seulement, dans nos cercles élevés, que Testaz a reçu, au Nouvel An, une magnifique casquette du Collège, à sa tête ; Jeangros, une flûte douce qui joue très fort, et que les parents de Pometta lui ont offert un abonnement au « Jeune Catholique ».

## APRES

Nous avons trouvé, à notre rentrée au Collège, un établissement parfaitement organisé. C'est excessivement impressionnant. Ainsi, chaque heure de classe se termine par une petite cérémonie : à l'instant même, toujours douloureux, où le professeur va nous quitter, un élève trié sur le volet intercepte sa course et déroule sous ses yeux une mystérieuse feuille blanche où toutes les absences momentanées d'élèves indisposés ou mal disposés sont impitoyablement signalées. La signature du maître marque le début d'une sévère enquête.

Ce n'est pas tout. Désormais, il n'y aura plus aucun avantage à suivre les cours d'anglais ou d'italien au lieu du grec : les « heures blanches » sont devenues des heures grises où l'on se morfond en silence devant un cahier ouvert. Adieu les cures de plein air et les tabachiques rêveries ! (La définition des « heures blanches » est trop difficile à établir. Excusez-moi).

« Chi bene incomincia, bene se ne va », disent les Italiens. Un trimestre débutant si nettement sous le signe de l'ordre ne pouvait que se développer dans la paix et la tranquillité. L'adoucissement des mœurs étant, de son côté, assuré par l'installation de la radio dans les études, le présent s'est relié au passé sans difficultés. Le soir, les énergumènes d'autrefois, terreurs des récréations à l'intérieur, sont désormais sagement assis devant la boîte brune et écoutent dans le plus religieux des ravissements les plus antimusicaux des glapissements « jazzeux ». C'est à peine si la nécessaire formation de clans artistiques (le parti

« classique », celui de la « légère » et celui du « jazz ») a provoqué quelques innocents remous dans nos consciences.

C'est dans la vie musicale cependant que s'est produit le changement le plus notable. Les membres de notre fanfare ont eu le grand regret d'apprendre, à leur retour, la démission, pour raison de santé, de leur cher et infatigable directeur, M. le Chanoine Revaz, qui présidait depuis plus de dix ans aux hautes destinées de cet ensemble. Au nom de mes camarades, je me permets de lui dire un grand merci pour son dévouement et de lui adresser tous nos vœux pour une prompte guérison.

Désormais, nos cuivres sonneront sous l'impétueuse direction de notre ancien sous-directeur, M. le Chanoine Terraz. Ils ont déjà eu l'occasion d'égayer les corridors de la Royale à trois reprises ce trimestre : pour fêter MM. les Chanoines Tonoli, Chevalley, Pasquier et M. Vincent Pitteloud.

En prévision de l'intense circulation qui va encombrer nos routes dès que les autos se remettront en marche, le Haut Gouvernement du Valais nous a fait transmettre de solides principes relatifs à notre « comportement » sur la rue et à la manière de circuler sans danger sur les « chaussées ouvertes aux véhicules à moteur ». Une longue et substantielle conférence nous prépara à éviter toutes les collisions et à surmonter tous les embouteilllements. Nous attendions de pied ferme l'occasion de montrer notre savoir-faire.

Elle ne tarda pas à venir, et le respect de la vérité m'oblige à avouer que le résultat fut nettement lamentable :

C'était un soir comme tous les autres ; je travaillais le nez en l'air — comme tous les autres —, lorsque le plafond de l'étude, d'ordinaire si platement impassible, se mit à vibrer, puis à tanguer... je n'attendis pas qu'il chavirât : à la suite de M. le surveillant, cent hommes s'élançèrent d'un seul bloc dans le corridor, dans un mépris parfait des sacrosaintes lois de la circulation. D'un bond, Menotti, renversant tout ce qu'il trouvait devant lui, y compris les chanoines, se précipita dans la Cour St-Joseph, où il découvrit M. Athanasiadès, lequel lui expliqua en une douzaine de phrases très courtes, qu'il s'agissait d'un tremblement de terre.

Pendant que les grands se répandaient à une vitesse de fusée dans tous les recoins du bâtiment et que les petits continuaient à travailler sans se rendre compte du danger qui planait sous leurs pieds, MM. les Chanoines réagissaient dignement contre le trouble du premier moment. On dit que M. Terraz, arc-bouté, les pieds au mur, retint pendant dix minutes les parois de sa chambre qui tentaient de s'effondrer. D'autres ne s'émurent même pas, convaincus que tout ce bruit et ce tremblement provenaient d'un voisin amateur de culture physique.

La terre tremblait encore lorsque, quelques jours plus tard, les Rhétoriciens, à l'occasion de la S. Jean Chrysostome, puis la III<sup>e</sup> Commerciale, pour la fête de M. Chevalley, se rendirent à Martigny. La terre tremblait toujours quand ces derniers sortirent des Caves Orsat.

Elle tremble encore.

Jérôme CRITTIN, Rhéto.